

dans la prochaine bataille qu'il livrera à la troupe. Ce qui probablement retarde les opérations de Sitting Bull, c'est la difficulté de faire soigner ses blessés; ce qui est un devoir sacré pour les Indiens. Il va sans doute, s'il ne l'a déjà fait, les envoyer à ses amis du Manitoba, après quoi il reprendra les hostilités."

CHOSSES ET AUTRES.

Il s'expédie par an environ 3,300,000,000 de lettres sur la terre entière, soit à peu près 100 lettres par seconde, soit encore un poids annuel de 33 millions de kilog.

On a calculé que la quantité d'eau versée nuit et jour par tous les fleuves de la terre dans les océans est égale à celle de deux mille fleuves semblables à la Seine. Or, il passe environ 1,000 mètres cubes d'eau par seconde sous le pont Royal.

On a encore calculé que le volume d'eau renfermé dans toutes les mers s'élève à 2,000 millions de kilomètres cubes, et que, pour combler ces abîmes, il aurait fallu 2,000 Seines, coulant à pleins bords la durée de 30,000 ans.

Le nombre des suicides relevés à Berlin par la police est de 2 à 3 par jour, de sorte que Londres, avec sa population quatre fois plus nombreuse, se trouve dépassé. La capitale de la Prusse paraît donc être la métropole de la misère.

Le nombre des amendes qui, depuis 1871, ont été prononcées pour offenses à la personne de M. de Bismark, se monte à 250. C'est là un fait que ne devront pas négliger les historiens qui étudieront plus tard cet homme d'Etat.

Sait-on que l'idée première du projet de Paris port-de-mer émane d'un romancier, d'un intrépide fantaisiste.

Nous avons nommé Léon Gozlan, l'auteur d'*Aristide Froissard*. Léon Gozlan, né sur un navire en pleine mer, était vivement épris de l'eau salée qui était pour lui l'amère patrie.

Il voulait même de l'eau salée dans la rue du Bac.

En 1834, Mme veuve Béchet, libraire, fit une concurrence au fameux recueil de C. Ladvocat, intitulé : *Paris ou le Cent-et-un*. — L'ouvrage qu'elle fit paraître était intitulé : *Nouveau tableau de Paris au dix-neuvième siècle*.

Les célébrités littéraires d'alors y apportèrent leur collaboration. Léon Gozlan y écrivit vingt jolies pages sous ce titre, alors si neuf : *Paris-port-de-Mer*.

Il y a quarante ans, c'était un paradoxe; en ce moment, cela prend la tournure d'une vérité pratique.

— Nous verrons un jour des réquins au pied du palais de l'Institut, disait Léon Gozlan : il y a si longtemps qu'on y voit des écrivains !

— Nous trouvons dans *l'Impartial lorientais* une intéressante histoire, que nous reproduisons sans y rien changer :

Il y a une quinzaine de jours, un homme mourut à Languidic sans avoir voulu se confesser et après avoir exprimé la volonté formelle de ne point être enterré par le clergé. Quelques personnes charitables ne se disposaient pas moins à veiller près de son corps; le curé les en détourna vivement, leur disant que cet homme était damné et que le diable viendrait immanquablement l'enlever pendant la nuit. Chacun s'éclipsa en se signant, et le mort resta seul.

Sur ces entrefaites arriva le frère du défunt, qui revenait de l'armée. Il fut douloureusement surpris de trouver son frère mort et abandonné.

Quelqu'un lui rapporta les paroles et la recommandation

du ouré : Oh bien ! dit-il, je ferai la garde, moi ! J'ai mon revolver, et, si le diable se présente, je me charge de le recevoir.

Dans le milieu de la nuit, le soldat aperçut un spectre, revêtu d'une peau de vache, qui cherchait à pénétrer dans la maison. "Qui vive ?" cria-t-il d'une voix forte. Entendez-vous ? Qui vive ? Le fantôme ne répondant pas, il fit feu. L'apparition s'affaissa sans pousser un cri.

On accourut au bruit de la détonation : on trouva, à l'endroit où le spectre s'était affaissé, le corps du bedeau de la localité, percé d'une balle; il avait été tué sur le coup.

— Quand les Sioux entrent dans le sentier de la guerre, ils se noircissent le visage jusqu'au bas des yeux; le front étant coloré en rouge foncé. Quand ils sont en deuil et quand ils sont très-désireux de venger la mort d'amis ou de parents, ils coupent leur chevelure et couvrent leur visage de terre blanche. Leur adresse à cheval est merveilleuse, ils considèrent que le plus grand acte de valeur c'est de frapper son ennemi avec un instrument à la main, quand il est vivant, et mort ou vif, c'est le premier qui frappe l'ennemi tombé qui "compte le coup," et non celui qui le tire. Ils ne scalpent pas toujours leur ennemi.

Ils ne tiennent à une chevelure que pour montrer leur bravoure et pour la donner à leurs femmes qui dansent dessus. Ils attaquent toujours en suivant une ligne circulaire, comme l'aigle, envoient une décharge et passent, et reprennent le cercle sur un angle différent. Quand ils tuent un ennemi ils se précipitent toujours pour le frapper le premier, afin de compter le coup, et alors quelqu'Indien désappointé de n'avoir pu frapper la victime lui enlève la chevelure. Les Sioux disposent toujours leurs tentes en cercle, et quand ils sont sur un terrain dangereux, ils attachent leurs ponies au centre.

POÉSIE.

LE SECRET.

Tu veux lire en mes yeux, — simplicité funeste !
Quel secret douloureux je porte au fond du cœur.
Soit ! ma sincérité, le seul bien qui me reste,
Contre moi-même, Enfant, armera ta candeur.

Mortes sont les vertus de mes vertes années !
Dans leur sève j'ai vu mes espoirs se flétrir :
Un songe ardent brûla mes fraîches destinées,
Et mon cœur s'est fermé pour ne plus se rouvrir !

Pur et suave Enfant, sœur des Grâces décentes,
Ne sème point tes fleurs sur un sol dévasté !
Dois-je, débris stériles aux tristesses croissantes,
Mêler ton vierge rêve à mon aridité ?

Ma tendresse au bonheur ne te saurait conduire ;
Même en tes yeux l'amour me sourirait trop tard.
Fait pour aimer, mon cœur est trop haut pour séduire !
D'un bien qu'il ne peut rendre il ne veut point sa part.

A toi mon dévouement ! ta belle âme en est digne ;
Mais seul je veux porter le poids des jours derniers.
A quelque noble arbuste enlaccé, ô jeune Vigne !
Ta tête virginal aux rêves printaniers.

Ta place est au soleil ; moi, la mienne est dans l'ombre.
Fleuris dans ta lumière, âme aux espoirs si beaux !
J'appartiens au passé : laisse le cyprès sombre
Ombrager de son deuil la pierre des tombeaux !